

le sort de la pauvre Eveline. La vie me parut dès lors insupportable; je restai plongé dans une sorte de léthargie, votre enquête m'en fit sortir. Avec mes indications, il ne fut pas difficile à ma mère de faire disparaître les preuves de mon mariage; le ministre qui nous avait unis, les témoins, tous dévoués à ma famille, quittèrent le pays ou furent mis en position de n'être point inquiétés.

« Pour moi, je me regardais comme rayé du livre des vivants; vainement ma mère, par des insinuations dont le véritable sens m'apparaît aujourd'hui, essayait de relever mon courage, de faire naître des doutes dans mon esprit, je regardais ces insinuations comme l'effet de l'amour maternel. Je ne veux pas adresser de reproches à ma mère; les révélations qu'elle m'a faites m'ont placé dans une situation horrible, mais elle ignorait encore que nous fussions mariés; elle croyait avoir trouvé là un obstacle à notre union, qu'elle voulait empêcher à tout prix. Voilà plus de vingt ans, monsieur Oldbuck, que je porte le poids de mon chagrin et de mes remords; j'ai vécu seul, loin de mes semblables, en horreur à moi-même, indigne, pensai-je, de voir la lumière du jour, plaignant cette infortunée, victime de son affection pour moi, et m'accusant sans cesse d'un épouvantable forfait. Me refuserez-vous maintenant votre compassion, mon pardon ?

— Oh! non, Milord, non, s'écria l'antiquaire vivement ému; je comprends tout aujourd'hui et je m'explique votre conduite. Permettez-moi seulement de vous demander ce que vous comptez faire à cette heure.

— Monsieur Oldbuck, je n'avais pas pu prévoir les révélations qui me parviennent aujourd'hui; aussi suis-je sans projets arrêtés. Je n'ai point d'amis pour me conseiller... J'ai toujours entendu parler de vous comme d'un homme